



**« Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ;
et sur les habitants du pays de l'ombre, une lumière a resplendi.**

Isaïe 9, 1



***Pas évident ces temps-ci de se préparer à la fête de Noël dans
la joie et l'insouciance. Le contexte social actuel nous invite plutôt au
découragement : guerres, changements climatiques, nombreuses grèves,
pauvreté grandissante, itinérance. En ces temps plus sombres,
pouvons-nous encore apercevoir cette « cette grande lumière » ?
Pouvons-nous reconnaître cette lumière que l'Enfant de la crèche
est venu apporter au monde ?***

Le but du présent numéro de *Chemins Franciscains* est de présenter quelques lueurs de cette lumière.

Crois-tu cela ? ce **premier texte** sous la plume de Frances Salesse, ofmcap, nous amène à professer que nous croyons « non pas en quelque chose mais en Quelqu'un le Christ » et qu'en conséquence, « malgré toutes les horreurs dont certains humains sont capables, d'autres, grâce au témoignage de l'Amour fraternel des disciples du Christ, pourront croire quand même. »

Dans le **second texte**, « Croire quand même », Pierrette Bertrand nous guide à travers différentes conférences de Michel Cantin, philosophe et théologien. Selon le conférencier, nous devons « passer de la religion à la foi » et « revenir à l'essentiel de notre foi » et « redécouvrir comment nous pouvons y trouver ce qui donne sens à notre vie ».

Le **troisième texte** « Un Dieu proche », signé d'André Dupré, directeur du SASMAD, nous donne un aperçu d'une façon de rendre la lumière aujourd'hui encore présente. « Ce Service annonce la proximité d'un Christ miséricordieux qui se révèle à nous à travers un regard pénétrant porté sur les êtres blessés et souffrants. »

Dans le **quatrième texte**, Elodie Ekobena nous parle du Synode des femmes qui a eu lieu dernièrement, activité fondée « sur des principes d'égalité, de justice et de participation de toutes et tous. » Son compte-rendu nous amène avec elle à une question importante « comment l'Église serait-elle renouvelée si l'on ne laisse pas l'Esprit agir à travers la participation de toutes et tous ? »



Crois-tu cela ?
France Salesses



Croire quand-même
Pierrette Bertrand



Un dieu proche qui se révèle à travers des visites aux malades
André Dupré



Retour sur le synode des femmes
Elodie Ekobena

LES CHRONIQUES

La chronique **Ces gens qui inspirent**, rédigée par Roger Belisle nous donne un exemple concret de la façon dont la lumière peut luire encore aujourd'hui, à travers le portrait de Gilles Kègle, infirmier-auxiliaire animé « d'une grande sensibilité envers les exclus, mais aussi de sa foi au Dieu-amour. »

Enfin, dans la chronique **En pleine action**, Lévi Cossette, nous présente le cheminement d'un couple à travers la préparation au baptême de leur enfant. Cette démarche amène l'auteur à conclure que « la vie de foi est une vie en mouvement, une vie en marche, qui ne s'arrête jamais. Je parle ici de la foi, comme d'un escalier dont la dernière marche n'est jamais atteinte, ni atteignable. »

Que toutes ces réflexions nous aident à nous préparer à accueillir la grande lumière de Noël avec espoir et gratitude et nous gardent dans la certitude que « Dieu est présent dans l'univers comme au plus profond de nos vies ». 

Bonne lecture !



Ces gens qui inspirent
*Gilles Kègle, l'être blessé
devenu soignant*
Roger Bélisle



En pleine action
*Faut-il encore croire, ou bien est-
ce encore utile de croire ?*
Lévi Cossette



Dans ce monde actuel qui favorise l'individualisme et l'égoïsme, nous les chrétiens, à la suite de Jésus, avons le devoir de proposer à toute l'humanité des alternatives qui respectent et donnent la vie.



« Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? »

Jn 11, 25-26

Depuis le début d'octobre dernier, une terrible guerre se joue entre israéliens et palestiniens. Ces peuples de croyants, bien que de confessions différentes, se réclament tous deux d'Abraham. Juifs et musulmans ont un père commun et professent la même foi en un Dieu unique. D'après le récit de la Genèse, Dieu avait promis à Abraham une descendance et une terre. Maintenant, et depuis ce temps de la promesse, la descendance d'Abraham se bat pour cette terre. Et par-dessus tout, on les entend dire qu'ils se battent au nom du Dieu en qui ils croient. On retrouve cette conviction au psaume 117 comme un cri de victoire qui sort de leur bouche : Au nom du Seigneur, je les détruit ? Ou encore après un attentat, les auteurs crient : Allah akbar (Dieu est le plus grand). *Comment alors peut-on croire en Dieu dans un tel contexte meurtrier ?*

Bientôt deux ans que deux autres peuples se font la guerre : La Russie et l'Ukraine. Pourtant, ce sont deux peuples chrétiens. Ils entendent la même Parole de Dieu, célèbrent les mêmes sacrements, partagent la même eucharistie.

Qu'il est difficile de croire en un Dieu d'amour quand ses enfants qui partagent la même foi se détestent au point de vouloir s'anéantir. C'est l'histoire de Caïn et Abel qui se perpétue. C'est Jacob

qui vole le droit d'aînesse de son frère avec la complicité de leur mère. Nos chefs d'états et gouvernants ne jouent-ils pas le même rôle que cette mère en développant des complicités mensongères ? Ces puissants favorisent d'abord l'argent, le pouvoir et l'armement avant de reconnaître et de défendre la dignité de toute personne humaine.

Qu'il est difficile de croire quand les actes ne confirment pas le discours. Saint Jean lui-même était conscient de cette grande difficulté d'harmoniser paroles et actions. On lit dans sa lettre : n'aimons pas en paroles ni par des discours, mais par des actes et en vérité. (1Jn 3, 18)

On se fait souvent poser cette question : En tant que chrétien en quoi crois-tu ? Impossible de répondre à cette question telle que formulée. Nous ne croyons pas en *quelque chose* mais en *Quelqu'un*, le Christ.

Le dialogue entre Marthe et Jésus au moment du décès de son ami Lazare, frère de Marthe et de Marie, est éclairant à cet égard. L'une et l'autre viennent à la rencontre de Jésus. Première réaction, celle d'un doute : Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort. Puis, on chemine vers la foi : « Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » (Jn 11, 25-26)

RECHERCHER LES SIGNES DE VIE

Ce récit m'inspire que « croire quand même » *c'est se mettre à la recherche des signes de vie au cœur même de ce qui apparaît être la mort*. Et actuellement, dans nos vies comme dans notre monde, des traces de morts nous envahissent de toutes parts : guerres, exploitations, corruptions, pertes d'emplois, atteintes à la dignité humaine, familles brisées, montée de la violence, dépendances multiples, accroissement de la pauvreté, etc. On ne peut fermer les yeux sur cette réalité. Mais comment cette réalité nous appelle-t-elle à croire vraiment ? « Je suis la résurrection et la Vie, dit Jésus, quiconque croit en moi, vivra éternellement. Crois-tu cela ? »

Ce monde des ténèbres, Jésus l'a connu. Il y est entré en profondeur. Malgré tout il l'a aimé, parce qu'il y croit quand même, il l'a sauvé. Croire en l'humain, croire qu'il est capable de conversion, de solidarité et de fraternité, c'est croire en ce Fils de Dieu, le Vivant, Lumière venue dans les ténèbres.

LA FRATERNITÉ

Dans ce monde actuel qui favorise l'individualisme et l'égoïsme, nous les chrétiens, à la suite de Jésus, avons le devoir de proposer à toute l'humanité des alternatives qui respectent et donnent la vie. D'abord, reconnaître que l'être humain est, comme dit le Sage : une image de Sa propre identité (Sag. 2, 23), image de sa divinité. Reconnaître dans l'autre (frère/sœur) le visage de l'Autre



(Dieu). Changer notre regard sur l'autre, le voir tel que Dieu le voit, favorise la résurgence de la dignité humaine.

Dans *Fratelli tutti*, le pape François développe cette idée de l'identité chrétienne que les disciples du Christ ont à proposer à l'humanité entière. « Vous êtes tous frères » dit Jésus (Mt 23, 8). Et nous savons combien cet appel à la fraternité a résonné dans le cœur de François et de Claire d'Assise, appel à la fraternité entre les humains et avec la création, reflet de la beauté de Dieu.

Nous, chrétiens, écrit le pape François, nous ne pouvons pas cacher que « si la musique de l'Évangile cesse de vibrer dans nos entrailles, nous aurons perdu la joie qui jaillit de la compassion, la tendresse qui naît de la confiance, la capacité de la réconciliation qui trouve sa source dans le fait de se savoir toujours pardonnés et envoyés. Si la musique de l'Évangile cesse de retentir dans nos maisons, sur nos places, sur nos lieux de travail, dans la politique et dans l'économie, nous aurons éteint la mélodie qui nous pousse à lutter pour la dignité de tout homme et de toute femme ». D'autres s'abreuvent à d'autres sources. Pour nous, cette source de dignité humaine et de fraternité se trouve dans l'Évangile de Jésus-Christ. » (Pape François, *Fratelli tutti*, 277)

Ces réflexions pertinentes du pape François me semblent faire écho à ce que l'évangéliste Jean fait dire à Jésus : « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples » (Jn 13, 35). Jésus qui a semé la Vie et l'espérance d'un monde nouveau, nous rend responsables de poursuivre son œuvre tel que lui-même en a tracé le chemin. Il semble évident que, malgré toutes les horreurs dont certains humains sont capables, d'autres, grâce au témoignage de l'Amour fraternel des disciples du Christ, pourront croire quand même. Ils goûteront à cette joie de croire parce que « la mélodie de l'Évangile » continuera à se faire entendre. 



La femme et l'homme d'aujourd'hui ne peuvent plus croire pour les mêmes raisons que celles qui poussaient leurs ancêtres à croire. « Tout le défi du christianisme est de montrer aujourd'hui qu'il existe de bonnes raisons de porter une espérance après que d'autres ont perdu une part de leur validité. »

*

NOTE : Ce texte est tiré des conférences de Michel Cantin, auteur des livres suivants : *Devenir partenaires de Dieu*, paru en 2015 ; *Revenir à l'essentiel*, 2017 ; *Être disciple de Jésus de Nazareth aujourd'hui*, 2019; *Transmettre sa foi, un défi*, 2022.

Le monde est en crise ! Les institutions, l'Église, les cultures même sont en jugement. Les moyens de communications font en sorte que rien ne peut plus demeurer caché. L'économie capitaliste est en train de détruire la planète. Les changements climatiques et leurs conséquences désastreuses ne peuvent que s'en suivre. Ce qui convenait jusque-là ne convient plus. Les progrès de la science ont des répercussions importantes sur la façon traditionnelle d'entrer en relation avec Dieu. Il est illusoire de penser que nous pourrions revenir en arrière. La vie ne revient jamais en arrière. Quoi faire alors en cette période de mutations inédites dans l'histoire de l'humanité? De quoi notre Église a-t-elle besoin aujourd'hui? Ou plutôt, se demande Michel Cantin, théologien et philosophe, de quoi Jésus de Nazareth a-t-il le plus besoin ?

LA RELIGION AU TEMPS JADIS

C'était l'époque où l'on se trouvait démuni devant les manifestations de la nature. Pourquoi la moisson était-elle mauvaise ? Pourquoi l'ouragan dévastait-il si brutalement des régions entières ? Pourquoi tant d'enfants mis au monde mouraient-ils en bas âge ? Nos prédécesseurs se heurtaient sans cesse à un mur : le mur de l'inexplicable. La religion rendait alors un double service : répondre plus ou moins bien aux questions que les femmes et les hommes se posaient et/ou se situer dans un autre monde parce que ce monde-ci est trop difficile.

Nous devons admettre, même si cela semble, à tort ou à raison, entacher la pureté de la foi que les religions, dans une certaine mesure, ont comblé un vide. Souvent, ce recours à l'invisible se faisait sur le mode de la culpabilité : si je n'ai pas une bonne récolte, c'est parce que j'ai travaillé le dimanche. La maladie était tellement affligeante que certains y voyaient une punition de Dieu, un Dieu vengeur. Du coup, il faut admettre une réalité : les religions ont reculé là où la science progressait. En d'autres termes, moins il y a d'inexplicables, moins Dieu est invoqué spontanément.

La réalité : la femme et l'homme d'aujourd'hui ne peuvent plus croire pour les mêmes raisons que celles qui poussaient leurs ancêtres à croire, à se jeter dans les bras des religions. Tout le défi du christianisme est de montrer aujourd'hui qu'il existe de bonnes raisons de porter une espérance après que d'autres ont perdu une part de leur validité. Nous avons cru au mythe d'une société chrétienne qui avait duré jusqu'au début du vingtième siècle parce que, entre autres, les églises étaient encore pleines à cette époque.

OÙ EST DIEU DANS TOUT ÇA ?

Le récit de Jonas révèle clairement comment les anciens se situaient devant la divinité. Et cette réaction a encore cours aujourd'hui. On n'a qu'à écouter la réaction des personnes qui viennent d'échapper à un grand danger. Elles invoquent spontanément l'intervention divine pour expliquer leur sort heureux. Michel Cantin en fait l'analyse. Lors d'un accident d'automobile où trois personnes prenaient place et où deux sont décédées, la personne survivante peut réagir en remerciant Dieu de l'avoir protégée. La question qui vient immédiatement à l'esprit : pourquoi n'a-t-il pas protégé les deux autres ? En fait, la seule explication valable est que la survivante était assise à un endroit de l'automobile où l'impact a été moindre. Les personnes qui allaient à la messe le dimanche parce qu'on leur avait dit que manquer une seule fois constituait un péché mortel et qu'il n'en fallait qu'un pour se retrouver en enfer pour l'éternité, se situaient devant Dieu de la même façon.

Aujourd'hui, la religion, c'est-à-dire cette façon de se situer face à un Dieu qui contrôle les forces qui nous échappent, n'a plus d'avenir. Seule la foi reste pertinente, une foi repensée continuelle-



ment pour chercher à être de plus en plus fidèle à la révélation du Dieu de Jésus de Nazareth. Notre époque nous oblige à passer de la religion à la foi, c'est-à-dire à modifier de façon importante notre relation à Dieu en cessant de le voir comme Tout-Puissant dont il s'agit de gagner les faveurs ou du moins de ne pas indisposer, pour accueillir la révélation d'un Dieu qui est comme un Père ou une Mère pour chaque humain.

DE CATHOLIQUE, DEVENIR CHRÉTIEN

Le terme « catholique » est une identité; le mot « chrétien » fait référence à la personne de Jésus Christ. Olivier Le Gendre affirme : catholique par mon baptême, il me restait à devenir chrétien ! Autrement dit, le catéchisme qu'on m'avait enseigné me disait comment je devais croire, mais m'empêchait de faire le pas vers une vraie rencontre avec le Jésus des Évangiles. Je le répète : il me fallait devenir chrétien, c'est-à-dire à faire partie de la bande du Christ et de ses apôtres. Être catholique était le chemin qui m'était donné à ma naissance pour devenir chrétien. Mais ce chemin ne suffisait pas. Seul l'Évangile vécu de l'intérieur pouvait éclairer ma route. Ce n'était pas gagné d'avance.

En mettant de côté la religion de leur enfance, plusieurs de nos contemporains ont en fait rejeté une image fautive et déformée de Dieu, comme un fardeau trop lourd à porter. Mais le vide ainsi créé n'a pas été remplacé par une perception plus authentique de Dieu, d'où l'inconfort de plusieurs. La foi, elle, demeure plus pertinente que jamais en un Dieu Père de tous les humains au sens où nous le trouvons dans les Évangiles.

En conclusion, plus on approfondit notre foi, plus elle devient simple. Jésus a résumé toute la Loi et les prophètes dans ces deux énoncés équivalents : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils fassent pour toi » et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Nous vivons dans une société laïque qui nous appelle à mettre l'accent sur la pratique de l'amour du prochain qui se vit de façon profane.

La réaction la plus saine est de revenir à l'essentiel de notre foi et de redécouvrir comment nous pouvons y trouver ce qui donne sens à notre vie. Ainsi, nous deviendrons capables d'en rendre compte à « quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. » (1 P 3,15). 

NOTE

1. Titre emprunté d'un livre de Joseph Moingt.



UN DIEU PROCHE QUI SE RÉVÈLE À
TRAVERS DES VISITES AUX MALADES

ANDRÉ DUPRÉ, directeur du SASMAD

« La proximité d'un Christ miséricordieux qui se révèle à nous à travers un regard pénétrant porté sur les êtres blessés et souffrants. » Le regard évangélique consiste à voir la personne non pas comme un corps malade, mais comme un être humain qui vit une étape difficile et qui possède en lui une source profonde : sa foi.



« *J'étais malade et vous m'avez visité.* »

(Mt 25,36)

Il existe depuis plus de 30 ans, dans l'Archidiocèse de Montréal, un Service d'Accompagnement Spirituel pour les personnes Malades et Âgées qui vivent à Domicile, le « SASMAD »[1]. On doit l'existence de cet organisme, à l'effort soutenu d'une religieuse hospitalière de St-Joseph : Sr Madeleine St-Michel, rshj, fondatrice du SASMAD.

Ce Service annonce la proximité d'un Christ miséricordieux qui se révèle à nous à travers un regard pénétrant porté sur les êtres blessés et souffrants. Ce regard pénétrant, nos bénévoles accompagnateurs et accompagnatrices l'adoptent car, comme celui de Jésus, il remet debout.

« J'étais malade et vous m'avez visité » (Mt 25,36) nous arrime à la charité évangélique : être témoin de la présence de Dieu par une présence aimante qui Lui permet de se faire proche. C'est du lieu même de sa vulnérabilité, où la personne bénévole a rencontré le Dieu de tendresse et de miséricorde, qu'elle puise dans sa propre foi pour aller vers l'autre.

L'essentiel de la mission : une écoute basée sur le non-jugement, sans attente, nourrie par l'espérance qui habite la personne bénévole, la foi en la vie de la personne visitée et en l'amour inconditionnel de Dieu. Ces dispositions deviennent un tremplin à l'action du Christ.



SITUATIONS

Chez la majorité des bénéficiaires rencontrés par les bénévoles SASMAD, la foi que l'on détecte n'est pas toujours nommée comme tel. La condition de santé physique et morale place souvent les personnes dans un état de rupture sinon avec Dieu, tout au moins avec un lien d'appartenance communautaire. Ils vivent souvent un sentiment d'isolement, d'esseulement allant jusqu'à se sentir abandonnés par Dieu.

Par notre mission de « Visitation », ces personnes expérimentent l'amour gratuit de Dieu qui les rejoint dans leur faiblesse, dans un retrait intérieur bien involontaire.

Chez certains, cette période difficile les amène à se mettre debout et à chercher des nouveaux moyens de retrouver cette relation qu'ils avaient avec Dieu. Par exemple, les personnes demandent de recevoir la communion à domicile ou souhaitent rencontrer un pasteur. En arrimage avec les services paroissiaux, le soutien religieux sera possible et répondra à un besoin spirituel. Pour d'autres, une majorité de nos demandes, ils expriment tout simplement un désir d'être visités. Pour ceux-là, c'est au cours de l'accompagnement que s'éveillera l'aspect religieux de leur demande.

C'est dans ce cheminement de rencontre fraternelle que l'accompagnateur et l'accompagnatrice du SASMAD peut préparer ce mouvement silencieux et discret de mort-résurrection qui s'opère dans le temps, au rythme de la personne accompagnée et du travail de l'Esprit en elle : fruits d'un amour à la manière de Jésus, sans attente, sans jugement, avec patience et espérance. Cette mission, enracinée dans la croyance du bénévole que « rien n'est impossible à Dieu », mène la plupart du temps à une relation de confiance créant une ouverture pour un changement de regard sur Dieu. Dans un dialogue avec Celui qui se révélera le Miséricordieux qui, loin de lui envoyer une

épreuve, lui offre le pardon et la venue de l'Esprit Consolateur promis par Jésus. De cette conversion naîtra une union et une communion avec le Christ.



Briser l'isolement une visite à la fois.

TRANSFORMATIONS

Que le bénéficiaire soit croyant ou non, la mission du bénévole SASMAD est essentiellement de témoigner à la personne visitée qu'elle a du prix dans le cœur de Dieu. Cette attitude enracinée profondément dans le cœur du bénévole et conjugué à sa foi, font jaillir un élan fraternel au service de sa communauté. Dès lors, ces conditions pourront créer un espace et un temps propices à l'action de l'Esprit Saint sur qui repose l'initiative de cette « conversion ». C'est pourquoi nous demandons à nos accompagnateurs et accompagnatrices de se laisser habiter intérieurement par la personne visitée ou de prier simplement pour elle.

Par sa qualité de présence et sa formation à l'écoute, le bénévole SASMAD saura reconnaître le geste ajusté, la parole appropriée qui correspondent au besoin spirituel de la personne visitée, attitudes qui l'aideront à devenir consciente de transformations profondes chez elle. Nous pensons à cette femme alitée depuis des mois, qui a trouvé l'élan pour se lever, s'habiller et sortir son matériel de bricolage pour fabriquer des poupées en laine. « J'ai encore très mal, dit-elle, mais on dirait que j'ai plus de force. » À la coordonnatrice du SASMAD, elle confiera : « Tu peux dire que l'Esprit-Saint t'a guidée *dans le choix* de la meilleure personne pour m'accompagner. »

Bien souvent, le premier réflexe du bénéficiaire est de solliciter des prières à nos bénévoles. On voit là, une ouverture à parler de sa foi. À cette étape, l'accompagnateur et l'accompagnatrice deviennent un guide qui aide la personne à identifier à qui s'adressent les prières et quel sens elles prennent dans son expérience. Tout comme avec la bénévole, un dialogue confiant se déroule avec un Dieu qu'elle perçoit autrement : Celui qui aime gratuitement, vers lequel elle peut crier, se plaindre, remercier ou trouver la Paix.

Parfois, on reconnaît la Consolation qui s'installe. On en constate des effets profonds : une joie, une paix renaissent en la personne et créent une ouverture à l'autre, à l'Autre. L'être humain accompagné va créer des liens plus chaleureux avec la bénévole qui la visite, les préposés ou les

autres intervenants des services de santé. C'est comme si la personne retrouvait sa capacité de s'émerveiller et de rendre grâce. Petit à petit, tout en demeurant consciente de sa vulnérabilité, la personne accompagnée apprécie et reconnaît ces petites choses bonnes pour elles. Ne peut-on pas reconnaître le signe de l'Esprit à l'œuvre au plus profond des racines de sa foi ?



L'accompagnement spirituel.

CONCLUSIONS

Notre regard évangélique consiste à voir la personne non pas comme un corps malade, une victime de ses émotions ou encore un individu de mauvaise volonté, mais bien plutôt comme un être humain qui vit une étape difficile et qui possède en lui une source profonde : sa foi où réside sa force morale, spirituelle, je dirais même sa force de vie. Cependant, reconnaissons que durant ce passage éprouvant et pour un temps, il soit difficile, parfois même impossible pour cette personne de revenir à cet espace profond en elle et de s'en nourrir. C'est pour cela, que l'espérance et la foi des bénévoles dans les ressources de l'individu visité sont si importantes. Durant toute cette étape de vie, ce dont l'être humain visité a besoin, c'est d'un accueil sans jugement, d'une écoute respectueuse, d'une foi en elle-même et en Dieu, dans l'espérance qui lui permettra d'avancer sur son chemin de vie, de faire face à l'épreuve et parfois, de se préparer à l'ultime rencontre avec Celui qu'elle perçoit avec confiance. 

NOTE

[1] v : [www. https://microsites.diocesemontreal.org/microsites/sasmad/accompagnement.spirituel/](https://microsites.diocesemontreal.org/microsites/sasmad/accompagnement.spirituel/)

© Photos tirées du site web du SASMAD.



L'on ne peut s'empêcher de se poser la question consistant à essayer de savoir comment l'Église serait-elle renouvelée si l'on ne laisse pas l'Esprit agir à travers la participation de toutes et tous ?

✱

« Comment une Église égalitaire peut-elle mieux remplir sa mission ? »

Le synode des femmes tenu à Montréal les 13 et 14 octobre 2023 avait pour « objectif de vivre un synode parallèle, fondé sur des principes d'égalité, de justice et de participation de toutes et tous ». Ces éléments ont fait partie des enjeux abordés par les intervenant.es des trois panels. Je reviens dans ce texte sur quelques éléments ayant été évoqués lors des différentes présentations.

PRATIQUES ET MÉCANISMES SE VOULANT ÉGALITAIRES

Les trois panélistes dont je faisais partie ont été invitées à répondre à la question : *Comment une Église égalitaire peut-elle mieux remplir sa mission ?* Nous avons présenté chacune des éléments qui s'appuyaient sur nos expériences communautaires et personnelles. Marie Evans Bouclin, membre du mouvement des Femmes prêtres catholiques et Darla Sloan de l'Église Unie du Canada ont offert chacune une réflexion sur les pratiques et les mécanismes se voulant égalitaires, mis en œuvre dans leurs communautés chrétiennes. Pour l'une, leur modèle d'Église est inclusif et transgressif,



dans la mesure où il est ouvert à tous les profils de femmes et ne se soumet pas au Canon 1024 qui stipule que seuls les hommes peuvent être ordonnés, et ce malgré le risque de se faire excommunier. Pour l'autre, la communauté s'appuie davantage sur le discernement collectif. Ce qui a un effet bénéfique en termes d'inclusion dans le ministère et sur la façon plus égalitaire de prendre en considération la diversité des points de vue, même lorsqu'ils sont divergents et antagoniques. Elle illustre cela en prenant pour exemple la bénédiction et le sacrement du mariage des couples de même sexe. Lorsque les communautés de foi ne sont pas d'accord, elles discernent pour savoir comment procéder : notamment en invitant les paroisses qui refusent ces mariages à référer les couples à une autre communauté de foi. De sorte que « l'Église continue d'accomplir son ministère en se mettant au service du plus grand nombre, dans le respect et l'humilité ».

À l'instar du mouvement des femmes prêtres au sein de l'Église catholique, le sexe, l'orientation sexuelle ou l'identité de genre ne sont pas des obstacles pour accéder à l'ordination au sein de l'Église Unie. Par leurs pratiques et mécanismes se voulant égalitaires, ces deux communautés s'évertuent à être des exemples d'une Église riche de son savoir-faire. Ce qui devrait, disent-elles, inspirer l'Église catholique en l'amenant à se reformer avec humilité pour faire fructifier la diversité de dons, d'appels, de points de vue et de perspectives.

DES INÉGALITÉS ENTRE FEMMES À CONSIDÉRER

Cependant, comme je l'ai rappelé dans ma présentation, poser la question de l'égalité au sein de l'Église suggère déjà implicitement que celle-ci existe déjà. Or, lorsqu'on est issue d'un monde soumis de façon continue à la violence coloniale et à la domination des uns et des unes sur les autres,

et sachant le rôle dévolu à l'Église autant pendant l'esclavage que durant la période coloniale, une telle question reste pour le moins surprenante.

En s'appuyant sur l'exemple de la communauté des femmes dont je suis issue, j'ai tenu à montrer que non seulement la question de l'égalité n'est pas abordée dans les mêmes modalités [1], mais aussi le mot égalité lui-même n'a pas d'équivalence dans ma langue maternelle. J'ai rappelé que ma communauté partage une vision très proche des féministes autochtones d'ici : elle considère par exemple que l'accès effectif aux droits ne doit pas négliger la reconnaissance pleine et entière des hommes de leurs communautés. Cela m'a amenée à me demander dans quelle mesure le féminisme de la tradition chrétienne québécoise est prêt à intégrer ces nouvelles dynamiques et perspectives en vue de réfléchir à nouveaux frais aux enjeux du pluralisme les concernant ? Même en prenant des femmes racisées comme interlocutrices un questionnement demeure : celles-ci sont-elles considérées comme des objets d'étude ou des sujets politiques autonomes dotés d'une véritable capacité d'agir ?

CHERCHER ET TROUVER DIEU DANS LES MARGES: CAS DES JEUNES ADULTES

Dans le cadre du deuxième panel, quatre jeunes adultes ont été invité.es à réfléchir autour de la question suivante : *Comment concilier l'engagement pour la justice, la fidélité à l'évangile et l'engagement dans l'Église ?* La plupart de ces jeunes ont appris, par la force des choses, à chercher et à trouver Dieu « dans les marges ». Ayant vécu « l'isolement » au sein de l'institution, leur démarche les a amené.es à rechercher des lieux où se vit et se partage une « foi authentique ». Ces lieux, plus rares[2], accueillent une « libre parole » et acceptent que celle-ci s'exprime en toute singularité. Ce qui détonne par rapport aux lieux plus conservateurs dans lesquels gravitent d'autres jeunes adultes dont le discours parfois réactionnaire est jugé préoccupant et aux effets néfastes et anxiogènes.

Par ailleurs, les préoccupations des jeunes de ce deuxième panel ainsi que les perspectives présentées sur les femmes racisées au sein du premier panel auront proposé une perspective alternative quant à leur rapport à l'Église. Ce qui conduit à se questionner dans quelle mesure cela sera-t-il véritablement pris en considération ?

SIGNIFICATION DE LA DÉMARCHE SYNODALE POUR LES FÉMINISTES

La question se pose d'autant plus que les perspectives présentées par les femmes européennes du troisième panel quant à la signification de la démarche synodale pour elles et pour l'égalité dans l'Église paraissaient situées. Elles ne divergeaient pas fondamentalement des questions portées –

aussi légitimes soient-elles – par les féministes chrétiennes québécoises, telles l'égalité des genres en Église, les abus sexuels, le cléricalisme et le patriarcat.

Anne Guillard, du groupe Oh My Goddess! a proposé une réflexion sur la notion de « nature », afin de réinterroger l'enjeu du genre dans l'Église catholique. Martine Floret, membre du Réseau des femmes en Église, s'est questionnée sur les retombées du synode de Rome sur les revendications concernant les femmes. Elle a tout particulièrement souligné les efforts de l'Église catholique dans certains cantons suisses sur la reconnaissance de la place des femmes. Margit Eckholt, présente à Rome, partageait son optimisme découlant des discussions auxquelles elle a assisté et participé. Elle saluait la place faite aux femmes et mentionnait l'écoute dont faisait preuve les personnes présentes. L'écoute aura également été soulignée par l'une des 35 participantes du synode disposant d'un droit de vote : Catherine Clifford, théologienne à l'Université St-Paul. Celle-ci, lors de l'entrevue en direct le 14 octobre en matinée, a témoigné de ce qui se vivait à Rome tout en nous partageant ses impressions sur ce qui se disait autour des tables et son ouverture à rester en dialogue avec les autorités ecclésiales.

CONCLUSION

En conclusion, les présentations des panélistes durant ce synode des femmes ont soulevé des enjeux et pointé des défis concernant l'Église. Celles-ci auraient dû faire l'objet d'un suivi sous la forme de discussions en petits groupes, pour être ensuite partagées lors des grands cercles de parole. Or, cela n'aura pas eu lieu : le comité avait déjà identifié ses stratégies et axes de travail. L'on ne peut s'empêcher, pour finir, de se poser la question consistant à essayer de savoir comment l'Église serait-elle renouvelée si l'on ne laisse pas l'Esprit agir à travers la participation de toutes et tous ? 

NOTES

[1] Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019.

[2] Le Centre justice et foi a été donné en exemple.



Gilles Kègle devant la Maison qui porte son nom, rue du Pont. Crédit : Radio Canada, 2019

Gilles Kègle a choisi d'exercer sa profession d'infirmier-auxiliaire hors du milieu institutionnel. Son option découle d'une grande sensibilité envers les exclus, mais aussi de sa foi au Dieu-amour.



*« Mon église est une église de cœur,
non une église de pierres et de richesses. »*

Je vous présente Gilles Kègle qui a choisi d'exercer sa profession d'infirmier-auxiliaire hors du milieu institutionnel. Son option découle d'une grande sensibilité envers les exclus, mais aussi de sa foi au Dieu-amour. Découvrons-le dans ces pages.

Aîné d'une famille de six enfants, son père le traite de bon à rien et Gilles achète ce cruel jugement paternel. N'éprouve-t-il pas des difficultés d'apprentissage alors que les autres membres de la fratrie réussissent ? Par chance, une tante convainc ses parents de lui payer des études dans une école commerciale où l'approche éducative est assurée par petits groupes d'une dizaine d'étudiants. Or au contact de l'enseignant propriétaire, Gilles acquiert confiance en lui et obtient enfin des succès scolaires qui lui valent un diplôme terminal correspondant à l'époque, à la 9e année. Le jeune Kègle découvre qu'il est intelligent et doué d'une excellente mémoire. On lui offre alors un emploi en comptabilité dans une bijouterie de sa ville natale.



© Crédit : TVA Nouvelles, 2018

Sa fibre humaine le rend si empathique qu'il commence à héberger des sans-abris. Aussi et durant une décennie, offrira-t-il un gîte temporaire à une centaine de personnes malgré que sa famille le désapprouve. Il choisit bientôt de s'en éloigner.

Gilles se cherche encore et croit pouvoir devenir prêtre. Aussi part-il pour Québec dans une communauté religieuse qui l'accueille, mais l'oriente plutôt vers les services communautaires. Il y séjournera quatre ans, puis la quittera pour revenir dans sa ville natale. Âgé de 24 ans et mû par son zèle, il choisit de devenir missionnaire de rue.

Dix ans plus tard, le Trifluvien décroche un diplôme de Ve secondaire comme infirmier auxiliaire et complète sa formation par un stage en milieu hospitalier à Shawinigan. Il y travaillera cinq années dans un hôpital psychiatrique[1], un emploi qui le comble vraiment. Mais puisqu'au contact des gens désœuvrés, le singulier infirmier avait développé un problème d'alcoolisme, on lui recommande d'aller suivre une cure de désintoxication. Cet arrêt de travail est assorti de la promesse que l'employeur le réembauchera après le traitement. Pendant cette pause thérapeutique, Gilles prend alors conscience qu'il consomme pour soigner des troubles digestifs, combattre sa peur de la mort, composer avec un traumatisme de rejet, la dévalorisation et le pénible sentiment de solitude qui l'accable. Au sortir de sa réadaptation, il fait un court séjour à l'Abbaye d'Oka.

Son retour au travail sera interrompu suite à une sévère agression infligée par un patient et l'infirmier devra récupérer la santé. Un tel traumatisme le conduit à remettre sa démission au grand dam de la direction qui estime que l'employé « se distingue particulièrement par sa disponibilité face à l'équipe de travail et aux bénéficiaires. L'administration des soins infirmiers apprécie grandement son souci du bien-être des bénéficiaires et son apport humain des soins. (...) L'appréciation globale de cet employé face à son rendement (...) est qu'excellente. »[2]

À l'aube de ses quarante ans, le Trifluvien part pour Québec et travaille un temps pour une agence de placement qui abuse de lui. Il la quitte et se retrouve un temps bénéficiaire de l'aide sociale, une condition qui lui fait vivre des moments de déprime. Il en est réduit à ramasser des cannettes et bouteilles vides consignées pour arriver à payer son modeste loyer[3].

Heureusement le chômeur se ressaisit et fait alors valoir sa formation d'infirmier auxiliaire auprès d'un organisme populaire qui le prend sous son aile.

L'INFIRMIER AUXILIAIRE, INFIRMIER À TOUT FAIRE

Cet engagement lui permet d'effectuer un travail de maintien à domicile. S'il avait rédigé sa définition de tâche, on y aurait lu : ménage du logement, soin de santé et hygiène personnelle, lessive, soin des animaux, préparation des repas, courses pour qui ne peut se déplacer. Autant de travaux exécutés sous le signe de l'écoute. Car plusieurs des gens visités « sont âgés; ils vivent seuls avec des revenus modestes et voient peu de gens. Ses visites les rassurent. »[4] Gilles s'en désole et confiera à son ami journaliste, Robert Fleury : « Comment peut-on laisser un membre de la famille à l'abandon, sans aucune visite ? »

Monsieur Kègle rend le plus souvent visite à ses patients à vélo, roulant à contre-sens, quel que soit le temps qu'il fait. Son télé-avertisseur facilite les nombreuses prises de rendez-vous. Il s'adonne à sa profession avec un tel zèle qu'il ne se plaint jamais et pense que « Les autres sont tellement plus à plaindre. » L'infirmier confiera « Je donne ma vie entièrement aux démunis. Quand je finis de travailler le soir, je suis au bout de mes forces. »[5]

Ce nouvel intervenant sanitaire du quartier Saint-Roch représente tout un personnage qui acquiert bientôt une certaine notoriété quand des représentants des mass médias locaux et régionaux commencent à s'y intéresser. Il n'est donc pas surprenant que les journalistes de la capitale provinciale l'aient surnommé la « Mère Thérèse du quartier (Saint-Roch) ».

DES APPRENTISSAGES VÉCUS AU LONG DE SON EXISTENCE

Lorsqu'on lui demande d'où lui vient ce désir de soigner les exclus de la société, il répond que dès son plus jeune âge, il accompagnait sa grand-mère qui prodiguait des soins aux personnes malades ou mourantes. Était-ce un moment prémonitoire ? Quoiqu'il en soit, une relecture de sa vie le conduit à faire un rapprochement entre ce souvenir de petite enfance et l'existence qu'il a menée toute dédiée aux personnes malades ou délaissées.

Qu'en est-il alors des nombreuses blessures infligées qui l'ont victimisé ? L'aîné de la famille Kègle ne s'est pas arrêté à se morfondre malgré que plus d'une fois, il ait pensé au suicide. Mais à chaque

fois, la vue ou la pensée de plus fragile que lui, l'en a détourné. Il a su investir ses forces dans des projets qui l'ont fait grandir. Sa sensibilité s'est transformée en motif de compassion envers les souffrants de son voisinage. L'être blessé est devenu soignant.

À travers son parcours de vie, le Trifluvien d'origine nous enseigne que quelles que soient les difficultés comme les épreuves, il existe des forces de vie insoupçonnées chez les gens. Elles s'activent à la faveur de rencontres gratifiantes et de modèles que la vie impose. Dans le cas de Gilles Kègle, ces influenceurs ont pour nom Jésus de Nazareth et le bon Samaritain; plus près de nous dans le temps, sa grand-mère et enfin, Mère Thérèse qu'il aura eu la joie de rencontrer lors de son passage à Québec en juin 1986[6].

L'ÊTRE BLESSÉ, CROYANT MALGRÉ TOUT

Tout jeune enfant et dans l'église paroissiale Saint-Philippe, il a été marqué par un tableau représentant la parabole du Bon Samaritain. Cette image biblique est certainement demeurée imprégnée dans sa mémoire.

Et bien que sa vie de foi n'ait pas été exempte de doute, l'infirmier marginal, en dépit de tous ses revers, confie néanmoins qu'il trouve l'énergie de continuer « de sa volonté de servir Dieu, de l'amour qu'il manifeste dans chacun des gestes qu'il accomplit en venant en aide à ceux qui en ont besoin. »[7]

Au soir de sa vie, Gilles confie « J'ai enfin trouvé une grande paix, une liberté d'agir, de penser et une pureté d'expression [...]. Ma vie spirituelle n'a cessé de grandir et l'union avec Dieu s'est intensifiée. Union par la pensée, le cœur, la méditation, et par mes soins aux personnes pauvres et malades. Mon église est une église de cœur, non une église de pierres et de richesses. »[8]

DES MARQUES DE RECONNAISSANCE

Malgré sa grande modestie, il accepte quelques marques de reconnaissance, d'abord au niveau local, puis professionnel; ainsi l'Ordre des infirmiers et Infirmières auxiliaires du Québec lui décernera le Prix d'excellence Charlotte Tassé[9]. S'ajouteront tour à tour, l'Ordre du Canada sous le règne de Jean Chrétien ainsi qu'un hommage rendu par l'Assemblée nationale du Québec.

N'est-il pas réjouissant que ce singulier Trifluvien ait pu goûter de telles marques de reconnaissance à la fin de sa vie ?

SON ŒUVRE CONTINUE

Aujourd'hui, l'infirmier de rue est âgé de 80 ans. Les conférences données comme les rencontres de groupes scolaires ont fait naître dans ces divers auditoires un désir d'implication auprès des gens pauvres et esseulés. Ainsi un solide réseau de bénévoles s'est formé pour assurer la poursuite de l'action caritative de celui qui les a sensibilisés à panser les blessures des exclus. Rassemblés sous l'étiquette de Missionnaires de la Paix, ces « disciples » pallient les limites de l'infirmier de rue à visiter les malades. En parallèle à ce travail essentiel, Gilles Kègle a reçu de l'aide pour mettre sur pied une Fondation [10] qui porte son nom. Entrée dans sa 27^e année d'existence, l'organisation est enfin dotée de moyens financiers importants pour assurer la pérennité de la mission qu'il a initiée il y a quelques décennies. 

NOTES

- [1] Sainte-Thérèse.
- [2] Anne-Marie Mottet, *Gilles Kègle, l'infirmier de la rue*. Montréal, Éditions Boréal, 2005, p. 97.
- [3] Robert Fleury. *Basse ville. Sainte-Foy*, Les Éditions Laliberté, 1994, p. 203. Tout le chapitre 9 est consacré à Gilles Kègle sous le titre « L'Infirmier de Dieu », p. 179 à 212.
- [4] *Idem*, p. 193.
- [5] Anne-Marie Mottet, *Gilles Kègle, l'infirmier de la rue*. Montréal, Éditions Boréal, 2005, p. 121.
- [6] Mottet, p. 22.
- [7] *Idem*, p.121.
- [8] Claudette Lambert, « Entretien avec Gilles Kègle – une vie entière offerte aux démunis » in revue *Spiritualitésanté*, 1^{er} décembre 2015, Centre Spiritualitésanté de la Capitale-Nationale (CSsanté) - CHU de Québec - Université Laval. v : ENTRETIEN AVEC GILLES KÈGLE | Décembre 2015 | CHU de Québec-Université Laval (chudequebec.ca) Consulté le 27 novembre 2023.
- [9] Mottet, p. 121.
- [10] Fondation Gilles Kègle : Local ouvert du lundi au vendredi de 8h00 à 10h00. Il est situé dans la Maison Gilles Kègle : 380 rue du Pont, Québec G1K 6M7. Pour joindre la Fondation : 418.524-2626.

BIBLIOGRAPHIE

- FLEURY, ROBERT. *Basse ville. Sainte-Foy*, Les Éditions Laliberté, 1994.
Tout le chapitre 9 est consacré à Gilles Kègle sous le titre « L'Infirmier de Dieu », p. 179 à 212.
- LAMBERT, CLAUDETTE. « Entretien avec Gilles Kègle – une vie entière offerte aux démunis » in revue *Spiritualitésanté*, 1^{er} décembre 2015, Centre Spiritualitésanté de la Capitale-Nationale (CSsanté) - CHU de Québec - Université Laval.
- MOTTET, ANNE-MARIE. GILLES KÈGLE - *L'infirmier de la rue*. Montréal, Éditions du Boréal, 2005, 161 p.



La vie de foi est une vie en mouvement, une vie en marche, qui ne s'arrête jamais. La route, l'espace-temps de la foi est toujours là, en avant. Je parle ici de la foi, comme d'un escalier dont la dernière marche n'est jamais atteinte, ni atteignable.



« Les rites parlent plus fort que la compréhension que l'on peut en avoir. Et il en est ainsi des autres rituels de la vie en Église. »

Le travail pastoral en paroisse, comme je l'ai déjà écrit à quelques reprises, expose le pasteur à une très grande variété de contacts et de rencontres, qui l'évangélisent et l'aident à bien articuler son adhésion à la foi et sa présentation à en faire. Des gens de plus en plus nombreux ont peine à se situer devant l'héritage de la foi, légué par leurs parents et grands-parents. Ils assument, pour les uns, avec une joie authentique, l'héritage spirituel de leurs ancêtres. Les autres vivent un rejet bien arrêté de leur expérience religieuse. Entre les deux attitudes, il y a les chercheurs et les chercheuses, en toute sincérité sur le sens de la vie et de son lien avec Dieu. Ils sont beaux à voir et agréables à rencontrer.

LEUR HISTOIRE DE FOI

C'est ainsi que, lors d'une demande de baptême pour leurs deux enfants, (âgés de 3 ans et demi et 2 ans et quelques mois) Céline et Gabriel me reçoivent en leur milieu de vie, leur foyer, pour une préparation de la célébration. Selon ma manière d'aborder la rencontre, on plonge assez rapi-



dement dans l'histoire de foi des parents, en oubliant au départ les enfants à baptiser. Céline se présente croyante, malgré les secousses et les chocs que la personne croyante peut rencontrer aujourd'hui. Sa vie de foi est solide. Gabriel, quant à lui, vit un beau questionnement presque viscéral, devant l'événement du baptême de leurs enfants. Je prends l'occasion de présenter ici Gabriel, dont la sincérité est marquante et déterminante.

Gabriel a comme expérience religieuse son baptême au moment de sa naissance et quelques messes de Noël pendant son enfance, fasciné par le décorum des années 90, avec les églises généreusement fréquentées. Son histoire de foi est vite racontée. Ses parents, dont un père à la pensée intensément scientifique et une mère peu encline à la foi, n'ont pas fait de place à la vie de foi en leur demeure et dans leur vie. Il a lui-même exprimé qu'il a été baptisé dans la foi de ses grands-parents. Son cheminement à l'école n'a pas été celui de la catéchèse, mais de la morale. Il affirme que le petit Gabriel était fasciné, dans son enfance, par le visuel du gros bâtiment de Saint-Canut, l'église, et encore plus par le mystérieux, l'inconnu qui se vivait à l'intérieur. Était-ce une pierre d'attente de la découverte de Dieu pour plus tard ? L'avenir le dira, si l'on en croit la sincérité de la recherche qui l'habite présentement.

CROIRE EN UN MIEUX-ÊTRE

Croyant que Gabriel aurait pu connaître un tournant dans sa foi, lié à l'adolescence, la réponse est venue très spontanée que le lien avec la religion en était un de neutralité ou d'indifférence, donc sans tournant comme en connaissent bon nombre de grands adolescents ou de jeunes adultes. Et

voici qu'il clame avec émotion qu'il a développé et développe toujours le fait de « *croire en un mieux-être* ». Ce mieux-être, sans être spirituel, n'est pas pour autant une fermeture au spirituel. Est-ce que ce mieux-être pourrait devenir un « *croire en la vie éternelle ?* » Je peux dire sincèrement que cette affirmation, dans la conversation, a résonné en moi comme un appel à vivre en marche vers un mieux-être spirituel.

La culture scientifique a ses limites, selon Gabriel. Interrogé sur un au-delà possible, il en vient à parler de sa mère décédée. « Ma mère est toujours là », i.e. présente à mon cheminement. Ce ne sont pas là que des mots. La mort n'est pas la fin, comme dit la liturgie, elle est transformation. Quant à y voir clair pour en saisir le sens, ni la raison, ni la science, ni la foi ne comblent totalement la faim et la soif de savoir et de connaître du cœur humain. À la question : « Y a-t-il quelque chose après la mort ? » la réponse peut ressembler à un oui un peu obscurci par des nuages ou à un non illuminé par des rayons de soleil. C'est donc dire que l'affirmation de foi en la vie éternelle continue de travailler et d'interpeller Gabriel. Faut-il encore croire ?

UN INCONNU FASCINANT

Il faut bien arriver maintenant à parler du baptême. Tout spontanément, Gabriel n'a aucunement hésité, avec sa conjointe, devant le baptême à demander à l'Église. Habité par un questionnement sur la foi, le sens profond du baptême le rejoint. Le baptême représente quelque chose de mystérieux. Le baptême offre au regard intérieur sur la vie, « un inconnu fascinant », avec son rituel. Les rites parlent plus fort que la compréhension que l'on peut en avoir. Et il en est ainsi des autres rituels de la vie en Église. Plusieurs grands scientifiques présents au baptême en ont apprécié le rituel. C'est évident que le baptême de ses enfants sera, pour Gabriel, la continuité de son engagement à « croire avec et pour eux à un mieux-être » personnel, sociétal, avec une fenêtre ouverte sur le sens profond de la vie humaine.

Ces enfants, ils grandiront. S'il faut en croire leurs parents, ils seront habités eux aussi par un questionnement sur le sens de la vie, ses origines, ses orientations, sa fin ultime. Cela conduit, en conclusion de la rencontre, à illustrer symboliquement le chemin de la foi. J'affirme, en toute simplicité, que la vie de foi est une vie en mouvement, une vie en marche, qui ne s'arrête jamais. La route, l'espace-temps de la foi est toujours là, en avant. Je parle ici de la foi, comme d'un escalier dont la dernière marche n'est jamais atteinte, ni atteignable. L'expérience de foi ne plafonne jamais. Gabriel et Céline, avec leurs enfants, sont motivés pour cette vie tournée vers l'avenir avec ses multiples découvertes, ne pouvant deviner ou imaginer ce que sera leur acte de foi. 